



ÇA IRA (1) FIN DE LOUIS JOËL POMMERAT

JEUDI 11 (19h30) VENDREDI 12 (19h30) JANVIER 2018

GRAND THÉÂTRE
TARIFS 29€/21€/18€/15€

RÉSERVATIONS
www.lequartz.com
TEL 02 98 33 70 70

ÇA IRA (1) FIN DE LOUIS

UNE CREATION THEATRALE DE JOËL POMMERAT

Durée du spectacle : 4h30 (deux courtes pauses comprises)

A partir de 14 ans

DISTRIBUTION

Une création théâtrale de Joël Pommerat

Avec

Saadia Bentaïeb, Agnès Berthon, Yannick Choirat, Eric Feldman, Philippe Frécon, Yvain Juillard, Anthony Moreau, Ruth Olaizola, Gérard Potier, Anne Rotger, David Sighicelli, Maxime Tshibangu, Simon Verjans, Bogdan Zamfir.

Scénographie et lumière

Eric Soyer

Costumes et recherches visuelles

Isabelle Deffin

Son

François Leymarie

Recherche musicale

Gilles Rico

Recherche sonore et spatialisation

Grégoire Leymarie et Manuel Poletti (MusicUnit/Ircam)

Dramaturgie

Marion Boudier

Collaboration artistique

Marie Piemontese, Philippe Carbonneaux

Conseiller historique

Guillaume Mazeau

Assistant dramaturgie et documentation

Guillaume Lambert

Assistants Forces vives

David Charier, Lucia Trotta

Assistante à la mise en scène

Lucia Trotta

Direction technique

Emmanuel Abate

Construction décors

Ateliers de Nanterre-Amandiers

Construction mobilier

Thomas Ramon – Artom

Régie lumière

Julien Chatenet ou Gwendal Malard

Régie son

Grégoire Leymarie ou Philippe Perrin

Régie plateau

Jean-Pierre Costanziello, Mathieu Mironnet,

Pierre-Yves Le Borgne

Habilleuses

Claire Lezer ou Siegrid Petit-Imbert, Lise Crétaux

Electricien

Laurent Berger

BUREAU DE PRODUCTION - COMPAGNIE LOUIS BROUILLARD

Anne de Amézaga : Co-directrice

Jean-François Louchin : Administrateur

Gil Paon : Assistante de la co-directrice et attachée à la communication

Lorraine Ronsin-Quéchon : Chargée de la logistique des tournées et attachée à la production

Isabelle Muraour : Presse et diffusion

Fanny Trujillo : Comptable

Yane Agius : Attachée à l'administration

Juliette Bones : Apprentie logistique de tournées

PRODUCTION : Compagnie Louis Brouillard

COPRODUCTION : Nanterre-Amandiers/Centre Dramatique National, Le MANEGE-MONS/Scène transfrontalière de création et de diffusion, Mons 2015/Capitale européenne de la Culture, Théâtre National/Bruxelles, ESACT/Liège, Les Théâtres de la Ville de Luxembourg, MC2/Maison de la Culture de Grenoble, La Filature/Scène nationale de Mulhouse, Espace Malraux/Scène nationale de Chambéry et de la Savoie, Théâtre du Nord/CDN Lille-Tourcoing-Nord-Pas-de-Calais, FACM/Festival théâtral du Val d'Oise, L'Apostrophe/Scène nationale de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise, Mostra Internacional de Teatro de São Paulo et SESC São Paulo, Théâtre français du Centre national des Arts du Canada/Ottawa, Théâtre National Populaire/Villeurbanne et Célestins/Théâtre de Lyon, Le Volcan/Scène nationale du Havre, Le Rive Gauche/Scène conventionnée de St Etienne du Rouvray, Bonlieu/Scène nationale d'Annecy, le Grand T/Théâtre de Loire-Atlantique Nantes.

Avec le soutien de la SACD et d'Arcadi Île-de-France.

Les répétitions de Ça ira (1) Fin de Louis ont été accueillies à Nanterre-Amandiers, au CNCDC Châteaouvallon, à l'ESACT/La Chaufferie Acte1/Liège, au Centquatre, à la Ferme du Buisson, au Théâtre des Bouffes du Nord, à la Commune, Centre dramatique national d'Aubervilliers.

Création le 16 septembre 2015 au Manège-Mons, dans le cadre de Mons 2015 – Capitale européenne de la culture.

La Compagnie Louis Brouillard reçoit le soutien du Ministère de la Culture/Drac Ile-de-France et de la Région Ile-de-France.

Joël Pommerat fait partie de l'association d'artistes de Nanterre-Amandiers.

Tous les textes de Joël Pommerat sont publiés aux Editions Actes Sud-Papiers.

TEXTE DE PRESENTATION

Ça ira (1) Fin de Louis est une fiction politique contemporaine inspirée du processus révolutionnaire de 1789. Qu'est-ce qui pousse des hommes à renverser le pouvoir ? Quels nouveaux rapports instaurer entre l'homme et la société, les citoyens et leurs représentants ? Entre fiction et réalité, *Ça ira (1) Fin de Louis* raconte cette lutte pour la démocratie.

ENTRETIEN ENTRE JOËL POMMERAT ET MARION BOUDIER

Les personnages de *Ça ira (1) Fin de Louis* me font penser aux employés de *Ma chambre froide* qui soudain doivent prendre en main la gestion de leur entreprise... Comment situerais-tu *Ça ira (1)* par rapport à tes précédents spectacles ?

D'une certaine manière, mais à des époques et à des échelles différentes, les personnages de ces spectacles sont confrontés aux mêmes types de problème : un contexte économique difficile, une réorganisation du pouvoir, différentes idées de l'homme et de l'existence... Les idées et leur mise en œuvre concrète, les individualités et les intérêts collectifs entrent en tension. Pour continuer à aborder ce point de rencontre entre la pensée, l'imagination et l'action, j'ai cette fois choisi une matière historique. *Ça ira (1)* raconte cet apprentissage, l'inventivité et les difficultés liés à la mise en place d'une organisation démocratique.

***Ça ira (1) Fin de Louis* n'est donc pas un spectacle sur la Révolution.**

La Révolution inspire la dynamique des événements et certains personnages, mais il ne s'agit pas de reconstituer 1789. C'est un cadre qui sert à l'observation de conflits humains, qui permet de montrer la lutte politique, l'engagement de tous les membres de la société, l'effort et l'effervescence de ce moment d'invention de la politique telle que nous la connaissons encore aujourd'hui.

Le motif principal du spectacle serait-il l'engagement ?

Les motifs sont nombreux et touchent à des questions à la fois concrètes et philosophiques : l'engagement certes, mais aussi le courage, la violence, la justice, la représentation en politique, la légitimité du pouvoir, la souveraineté populaire, le peuple... Qu'est-ce que vivre ensemble ? Quel rapport instaurer entre l'homme et la société ? Comment s'organiser pour survivre, pour créer du commun, pour se défendre, pour construire une société plus juste, etc. ? Ce sont des questions qui traversent tout le spectacle, plutôt que des réponses.

***Ça ira (1)* met en scène des « camps » opposés, à la différence de tes spectacles précédents qui se focalisaient sur un groupe et ses contradictions internes (*Au monde se passe dans une famille de dirigeants* alors que *Les Marchands* inverse la perspective en plongeant dans le récit d'une ouvrière par exemple). Comment organiser cette conflictualité ?**

Pour entrer dans la complexité humaine de ce moment politique, les personnages incarnent une variété de positionnements dans différents groupes : le roi et son entourage, les députés, les parisiens. Ils sont représentés dans des lieux de débats, de réunion : la résidence royale et l'Assemblée à Versailles, l'Hôtel de Ville et les assemblées de quartier à Paris.

La conflictualité est le moteur de l'intrigue. Elle existe à tous les niveaux, entre ces différents groupes, entre les membres de chaque groupe et en chaque individu. Il y a des lignes de fractures collectives et des nuances individuelles, des revirements, des prises de conscience. On suit des trajectoires politiques, entre autres avec les députés du tiers que l'on voit évoluer dans leurs convictions et comportements.

Le spectacle représente aussi des personnes moins politisées pour qui l'engagement prend des formes diverses. L'engagement dans l'action politique n'est pas que le résultat d'idées politiques. Et puis il y a les circonstances, la réaction de chacun aux événements et à la violence notamment.

Les comédiens incarnent tous plusieurs individus, certains ont en charge des personnages tout à fait opposés, avec des points de vue divergents ou contradictoires. A travers la distribution, les acteurs changent de « camp », expérimentent différentes sensibilités, ce qui leur donne une connaissance intime de la complexité et des nuances que le spectacle cherche à représenter.

Sans ce foisonnement, le risque est de simplifier, de reproduire des images stéréotypées ou manichéennes ou de prendre trop vite parti. Pour sentir la force du renversement révolutionnaire, il faut faire sentir ce à quoi il s'oppose, sans préjugés, en cherchant les nuances, la sincérité de chaque position. L'attitude du roi et de son entourage par exemple est au départ plus complexe qu'un simple refus passéiste et dictatorial du changement.

On ne retrouve pas les grands héros de la Révolution dans ce spectacle : l'écriture est chorale, mais il y a Louis, présent dès le titre. Est-ce le personnage principal du spectacle selon toi ? Y en a-t-il d'autres ?

Louis est une énigme autour de laquelle gravitent tous les personnages qui s'interrogent sur ses intentions, cherchent à les orienter ou simplement à les interpréter. C'est le seul personnage historique nommé. Il est l'un des fils conducteurs de la séquence historique représentée, depuis la crise financière de 1787 jusqu'au printemps 1791 peu avant sa tentative de fuite.

Mais le héros de cette pièce, c'est l'imaginaire politique, les idées. Pour faire vraiment réentendre ces discours, il me semble qu'il fallait se débarrasser de la rhétorique et de l'apparence des révolutionnaires, retrouver une certaine innocence du regard. Par exemple, à l'époque Robespierre n'est pas Robespierre, mais Monsieur Dupont.

Comment raconter une histoire dont on connaît déjà la fin ?

L'idée de départ était de déployer l'histoire et ses acteurs sans préjugés, sans grille de lecture psychologique. La Révolution Française est une grande scène mythique de notre histoire contemporaine, avec son lot de légendes et de héros, de bons et de méchants, d'interprétations plus ou moins bien intentionnées véhiculées par notre imaginaire collectif. Pour contourner ces légendes, les comédiens ont travaillé à partir d'archives et de discours d'époque en privilégiant les idées par rapport au style et à l'étude des caractères. J'ai vu des représentations théâtrales, télévisuelles ou cinématographiques dans lesquelles on en venait plus ou moins à faire le procès des idées au moyen de la psychologie, par exemple pour Robespierre, Danton, Saint Just ou d'autres icônes.

Dans *Ça ira (1)*, ces personnalités ne sont pas identifiables. Le spectateur est placé dans un état de découverte des événements, comme s'il était lui-même contemporain de ce qui se déroule sous ses yeux. Les personnages sont des anonymes dont il ne sait rien à l'avance.

L'écriture est portée par deux tentatives apparemment contradictoires : présenter les événements tels qu'ils se sont passés en respectant les grandes étapes du début de la Révolution, et les présenter comme s'ils se passaient maintenant. Le spectacle invente en quelque sorte un nouveau temps : le passé-présent. Pourquoi ?

On ne peut pas reconstituer le passé. Le passé n'existe plus. Il s'agit toujours d'une fiction, pour l'historien comme pour l'écrivain ou le metteur en scène. *Ça ira (1)* est une fiction vraie, c'est-à-dire une fiction que j'ai voulue la plus vraie possible.

Je cherche à rendre vie au passé, cela passe naturellement par des entorses à l'histoire, par exemple le fait de représenter des femmes politiques. Je ne prétends pas juger le passé avec nos yeux d'aujourd'hui, mais nous le représentons nécessairement avec ce que nous sommes, avec nos identités contemporaines, on ne peut pas masquer cette distance.

Au niveau de la temporalité du spectacle, nous sommes dans un temps recréé. Il y a à la fois contraction du temps (plusieurs années en une scène) et étirement. Le spectacle prend par exemple le temps de dérouler le « blocage » des Etats généraux avant la déclaration de l'Assemblée nationale.

A travers le langage, les costumes, le son, etc., j'ai voulu représenter le passé au présent, donner une sensation de temps présent face au passé. Je ne cherche pas à être fidèle à une époque mais à des événements, à un processus. Si reconstitution il y a, c'est au sens d'une recherche de concret, de vérité sensible pour faire apparaître les événements historiques comme pour la première fois. Histoire sensible qui ne figure pas dans les textes et qu'il faut bien prendre le risque de chercher et d'incarner puisque nous sommes au théâtre.

Rendre le passé présent n'est pas tout à fait la même chose qu'actualiser, c'est mettre le spectateur dans le temps présent de l'événement passé. Le spectacle ne construit pas de clin d'œil ou d'analogies avec l'époque actuelle, même si je suis évidemment conscient des nombreux échos possibles entre hier et aujourd'hui.

Ça ira (1) n'est ni une reconstitution ni une actualisation, mais un objet théâtral qui, comme toute création artistique, met en jeu une relation au réel et de l'imaginaire, de la connaissance et de la fiction, les émotions et les références de chacun de ses producteurs et récepteurs. Son entre-deux temporel en fait pour moi une forme de réminiscence : c'est une création mentale qui vient se superposer à la fois à un souvenir passé, à nos représentations ou connaissances du passé, et à une expérience du présent, au contexte politique dans lequel nous vivons.

Peut-on dire que *Ça ira (1)* est un spectacle politique ? Faire de la salle entière le lieu du spectacle peut être reçu comme la volonté de faire participer le public, de l'inciter à une prise de conscience, voire à une prise de position.

Ça ira (1) est un spectacle sur la politique plutôt qu'une pièce politique si on entend par là militante. Je ne travaille pas déconnecté du monde qui m'entoure. Je suis sensible à notre époque et je réagis nécessairement à la crise des valeurs démocratiques en Europe, mais je ne prétends pas tenir un discours sur ce contexte à travers ce spectacle.

Le dispositif du spectacle est immersif mais non participatif. Je n'aime pas particulièrement être pris en otage au théâtre par des spectacles qui me demandent de réagir ou qui prennent à parti frontalement leurs spectateurs. Dans *Ça ira (1)* le public devient une partie de l'assemblée, c'est pour lui donner à sentir l'énergie du débat, l'inconfort aussi des ces prises de paroles parfois cacophoniques...

Nous avons pensé la scénographie un peu comme dans nos créations en cercle ou en bifrontal, mais nous n'avons rien aménagé matériellement parlant. Nous avons juste décidé que la scène serait la salle de spectacle dans son entier, gradin des spectateurs compris. En conséquence, on peut dire que le spectateur est « sur » la scène et qu'il côtoie bien évidemment les acteurs de très près. L'espace de la fiction et l'espace des spectateurs fusionnent.

Penses-tu que le théâtre puisse être un lieu de débat démocratique ?

Le théâtre est un lieu de simulacre et d'expérience collective extraordinaire, mais je ne pense pas qu'il soit potentiellement un lieu plus politique que d'autres types de rassemblement d'individus. Il réunit des gens qui sont dans une forme de connivence, qui peuvent se rassembler, se recueillir, se faire plaisir, se chamailler entre eux. Mais ce n'est pas le lieu du débat politique. Quand je fais un spectacle, même comme *Ça ira (1)*, je ne

considère pas que je mène une action politique qui aurait pour projet de transformer la société. Le théâtre aujourd'hui n'a aucun moyen de réaliser une chose pareille, du fait même qu'il est fréquenté par une minorité de personnes. Je regrette qu'il ne puisse pas interpeller plus largement la société. Mais il faut être lucide, prendre la mesure de l'endroit où l'on est. J'essaie de faire le théâtre que j'aimerais voir et que je suis capable de faire, un théâtre où la vie peut pénétrer.

Joël Pommerat, entretien avec Marion Boudier, septembre 2015.

BIOGRAPHIES

JOËL POMMERAT

Joël Pommerat est né en 1963. Il est auteur-metteur en scène, Il a fondé la Compagnie Louis Brouillard en 1990. Joël Pommerat a la particularité de ne mettre en scène que ses propres textes. Selon lui, il n'y a pas de hiérarchie : la mise en scène et le texte s'élaborent en même temps pendant les répétitions. C'est pour cela qu'il se qualifie d'« écrivain de spectacles ». En 1995, il crée **Pôles**, premier texte artistiquement abouti à ses yeux. C'est aussi le premier à être publié en 2002.

En 2004, le Théâtre National de Strasbourg accueille la création de sa pièce **Au monde**, premier grand succès public et critique de la compagnie. Avec la trilogie **Au monde** (2004), **D'une seule main** (2005), **Les Marchands** (2006), Joël Pommerat ancre plus directement ses pièces dans la réalité contemporaine et l'interrogation de nos représentations. Il aborde le réel dans ses multiples aspects, matériels, concrets et imaginaires.

En 2006, **Au monde**, **Les Marchands** et **Le Petit Chaperon rouge** sont reprises au Festival d'Avignon, où Joël Pommerat crée également **Je tremble (1 et 2)** en 2008. Il poursuit sa réécriture des contes avec **Pinocchio** en 2008 et **Cendrillon** en 2011. En 2010, il présente **Cercles/Fictions** dans un dispositif circulaire, qu'il explore à nouveau dans **Ma Chambre froide** l'année suivante. En 2013, il crée **La Réunification des deux Corées**, dans un espace bi-frontal où les spectateurs se font face. En 2015, il crée **Ça ira (1) Fin de Louis**, une fiction vraie inspirée de la Révolution française de 1789.

A l'opéra, Joël Pommerat a collaboré avec Oscar Bianchi en adaptant sa pièce *Grâce à mes yeux* (**Thanks to my eyes**, Festival d'Aix en Provence, 2011). En 2014, il présente **Au monde**, mise en musique par Philippe Boesmans au Théâtre de la Monnaie à Bruxelles.

Joël Pommerat a reçu de nombreux prix pour son œuvre. Depuis ses débuts, il a été soutenu par de longs partenariats avec le Théâtre de Brétigny-sur-Orge et le Théâtre Paris-Villette. A l'invitation de Peter Brook, il a également été artiste en résidence au Théâtre des Bouffes du Nord entre 2007 et 2010. Il a ensuite été artiste associé au Théâtre national de Bruxelles ainsi qu'à l'Odéon-Théâtre de l'Europe. Depuis 2014, il fait partie de l'association d'artistes de Nanterre-Amandiers.

Joël Pommerat cherche à créer un théâtre visuel, à la fois intime et spectaculaire. Il travaille sur une grande présence des comédiens et le trouble des spectateurs. Il est revenu sur sa démarche artistique dans deux ouvrages : *Théâtres en présence* (2007) et, avec Joëlle Gayot, *Joël Pommerat, troubles* (2010). Tous ses textes sont publiés aux Éditions Actes Sud.

COMEDIENS

SAADIA BENTAÏEB

Elle s'est formée avec Philippe Adrien, Robert Cantarella, Gabriel Garran, Marc-Michel Georges, Claude Merlin, Ariane Mnouchkine. Depuis 1981, elle a joué notamment avec Philippe Adrien, Bernard Beuvelot, Maurice Attias, Thierry Atlan, Archaos, Ghislaine Dumont, Christophe Thiry, Sabine Stepanoff, Paul-André Sagel, Ghislaine Beaudout, Vincent Colin, Sophie Renaud. Elle a aussi joué dans le film *Cache-cache* d'Yves Caumon.

Avec Joël Pommerat, elle a joué dans ***Pôles, Mon ami, Treize étroites têtes, Grâce à mes yeux, Qu'est-ce qu'on a fait ?, Le petit chaperon rouge, Au monde, D'une seule main, Les Marchands, Cet enfant, Je tremble (1 et 2), Cercles/Fictions, Ma chambre froide, La Réunification des deux Corées, Ça ira (1) Fin de Louis.***

Elle a assisté Joël Pommerat sur le spectacle ***Une année sans été*** de Catherine Anne.

AGNES BERTHON

Avant de rejoindre la Compagnie Louis Brouillard en 2000, elle a travaillé principalement avec Christian Benedetti (*Liliom, Les Démons, Ivan Le Terrible*), Ruth Handlen (Shakespeare, Pinter ; stages exclusivement en langue anglaise). A Bruxelles, elle a joué dans plusieurs courts-métrages produits par l'A.J.C. et réalisés notamment par Michel Caulea, Thierry Barbier, Thomas de Thier.

Avec Joël Pommerat, elle a joué dans ***Pôles, Mon ami, Treize étroites têtes, Grâce à mes yeux, Au monde, D'une seule main, Les Marchands, Cet enfant, Je tremble (1 et 2), Cercles/Fictions, Ma chambre froide, La Réunification des deux Corées, Ça ira (1) Fin de Louis.***

YANNICK CHOIRAT

Ancien membre permanent de la troupe du TNS, il a joué dans des spectacles de Stéphane Braunschweig, Laurent Gutmann, Yann-Joël Collin, Eric Louis, Thierry Roisin, Nicolas Bigards. A la télévision, il a travaillé avec Pierre Schoeller, Jean-Xavier de Lestrade. Il a travaillé pour le cinéma notamment avec Jacques Audiard (*De rouille et d'os*) et Michel Leclerc (*Télé Gaucho*).

Il travaille avec Joël Pommerat depuis 2013, sur ***La Réunification des deux Corées*** et ***Ça ira (1) Fin de Louis.***

ERIC FELDMAN

Il a commencé à travailler comme comédien pendant quatre ans auprès d'Emmanuel Ostrovski sur des textes de Pasolini, Péguy, Artaud, Duras, Robert Antelme, Charles Juliet, Pierre Goldman... Puis il a passé deux ans en Italie au Workcenter of Jerzy Grotowski and Thomas Richards. Depuis son retour il a notamment travaillé au théâtre avec François-Michel Pesenti (*Noeuds de neige, Les Paésines, le Jardin des délices, À sec*); Jean-Michel Rivinoff (*L'instruction, Quatre avec le mort*); Antoine Caubet (*Oedipe-roi*); Alexandra Tobelaim (*Ça me laisse sans voix, La seconde surprise de l'amour*); Franck Dimech (*Pelléas et Mélisande, Gens de Séoul 1919, Sur la route d'Oklahoma*); Anne Monfort (*Nothing hurts, Blanche Neige*); Pascale Nandillon (*Variations sur la mort*); Florent Trochel (*Démangeaisons de l'oracle*).

Ça ira (1) Fin de Louis est sa première collaboration avec Joël Pommerat et la Compagnie Louis Brouillard.

PHILIPPE FRECON

En sortant du CNSAD, Philippe Frécon a travaillé avec Stanislas Nordey (*Bête de style*), Gildas Milin (*Dans la jungle des villes, L'Ordalie, Le triomphe de l'échec, Le premier et le dernier*), Laurent Gutmann (*Le Balcon, Œdipe roi, Les légendes de la forêt viennoise*), Eric Petitjean (*Les papotins*), Eric Lacascade (*Oncle Vania*), Stuart Seide (*Henry VI*), Nathalie Fillion (*Alex Legrand*), Astrid Bas (*Materiau Platonov, Les trois sœurs*) et Pierre-Yves Chapalain (*La lettre, La fiancée de Barbe-Bleue, Absinthe*).

Il travaille avec Joël Pommerat depuis 2013, sur **La Réunification des deux Corées** et **Ça ira (1) Fin de Louis**.

YVAIN JUILLARD

Yvain s'est formé à l'INSAS-Bruxelles. Sur scène (en théâtre et en danse), il joue sous la direction de Yoshi Oïda (*Nabucco*), Michel Dezoteux (*Le Revizor*), Philippe Sireuil (*Shakespeare is dead, get it over*), Jean-Baptiste Sastre (*La tragédie du Roi Richard 2*), Nicole Mossoux et Patrick Bonté (*Les corps magnétiques*), Lorent Wanson (*Le roi Lear, Penser avec les mains*), Ingrid Von Wantoch Rekowski (*Quator à corps*), Rafaël Sprengelburd (*Ecole de maitres*). Au cinéma, il tourne avec Bernard Dresse (*Terre nouvelle*), Camille Meynard (*Tokyo Anyway*), Pamela Varela (*Souffre*), Eric Jurdot (*L'aéroport*)... Par ailleurs, il écrit et joue *Cerebrum, le faiseur de réalités*. Il est titulaire d'un Master de Biophysique et d'un Magistère Européen en Biologie Intégrative (1998- 2003).

Avec **Ça ira (1) Fin de Louis**, il travaille pour la première fois avec Joël Pommerat et la Compagnie Louis Brouillard.

ANTHONY MOREAU

Anthony Moreau a travaillé avec Guillaume Gatteaul dans *Il ne faut pas boire son prochain* de Roland Dubillard, *L'éveil des ténèbres* de Joseph Danan, *Littoral* de Wajdi Mouawad, *Le bourgeois gentilhomme* de Molière, *Par les villages* de Peter Handke, *Le palais des fêtes* de Yukio Mishima; avec Farid Paya dans *L'épopée de Gilgamesh* et *Salina* de Laurent Gaudé ; avec Didier Lastère dans *Onze débardeurs* d'Edward Bond ; avec Elsa Ménard dans *Euphémismes* ; avec le groupe Duende en création collective dans *Tri-Potes Tentative théâtrale* ; avec Olivier Boréel dans *La route court sans arrêt afin de faire se reposer les trottoirs* ; avec Isabelle Esposito dans *Je suis morte* ; avec la Cie map en création collective dans *La tambouille* ; avec Jean-Louis Hourdin dans *Coups de Foudres* de M. Deutsch et F. Fanon, *Jean la chance* de Bertold Brecht.

Il travaille avec Joël Pommerat pour la première fois avec **Ça ira (1) Fin de Louis**.

RUTH OLAIZOLA

Elle travaille avec Joël Pommerat depuis 1994 : **Des Suées, Pôles, Présences, Treize étroites fêtes, Mon ami, Grâce à mes yeux, Qu'est-ce qu'on a fait ?, Au monde, D'une seule main, Les Marchands, Cet enfant, Je tremble (1 et 2), Cercles/Fictions, Ma chambre froide, La Réunification des deux Corées, Au monde** (opéra avec musique de Philippe Boesmans), **Ça ira (1) Fin de Louis**.

Elle a également joué dans *Un fils*, court-métrage dirigé par Joël Pommerat. Et toujours en sa collaboration, elle a réalisé des courts-métrages dans le cadre d'un atelier vidéo-théâtre à Brétigny-sur-Orge. Elle a aussi enregistré plusieurs pièces pour France Culture.

Par ailleurs, elle est titulaire d'un doctorat qui porte sur l'analyse de la problématique de l'acteur au XVIIe siècle dans le cadre du théâtre des jésuites et de leur condamnation du théâtre professionnel (Les jésuites au théâtre dans l'Espagne du Siècle d'or : théories et pratiques, 1588-1689). Et elle a publié plusieurs articles dans ce domaine.

GERARD POTIER

Gérard Potier est auteur, comédien et conteur. En 1993 le spectacle *Beaux et Courageux* l'impose sur la scène hexagonale et internationale. En 1997, il coécrit avec François Rollin *Quand je serai petit*. En 2003, avec sa compagnie Le Bazar Mythique, il produit et crée *Ce père que j'aimais malgré tout* mis en scène par Claude Aufaure. Avec Philippe Raulet, il écrit et joue *S'il pleut vous ramasserez mon linge*, prix DMDTS à l'écriture. Il travaille avec Chantal Morel (*les Possédés*), Charlotte Nessi dans *Bêtes de Scènes*. En 2014, il crée *Mildiou l'enfant du champ de patates*. En 2015-16 il joue la grande machine et les enfants perdus de Pierre Peju et travaille pour la première fois avec Joël Pommerat dans **Ça ira (1) Fin de Louis**.

ANNE ROTGER

Anne Rotger a travaillé avec Jean-Michel Rabeux dans *Arlequin poli par l'amour* (Marivaux), *L'amie de leurs femmes* (Pirandello), *Le vide était presque parfait*, *Légèrement sanglant*, *Le travail du plâtre*, *Le Sang des Atrides* (créations de Jean-Michel Rabeux); avec Alain Ollivier dans *L'Ecole des femmes* (Molière); avec Anita Picchiarini dans *Le Bouc* (Fassbinder), *Aux hommes de bonne volonté* (Jean-François Caron), *Electre* (Hugo von Hofmannsthal), *La Fin de Casanova* (Marina Tsvetaïeva); avec Philippe Berling dans *Au rêve de gosse* (Serge Valletti), *La Petite Catherine de Heilbronn*, *La Cruche cassée* (Kleist); avec Claire Lasne dans *Les Acharnés* (Mohamed Rouabhi); avec Gilberte Tsai dans *La Main verte* (Jean-Christophe Bailly, Gilberte Tsai), *Sur le Vif* (Jean-Christophe Bailly), *Villegiatura* (Jean-Christophe Bailly, Serge Valletti) ; avec Michel Raskine dans *Au but* (Thomas Bernhard); avec Richard Brunel dans *Gaspard* (Peter Handke); avec Declan Donnellan dans *Andromaque* (Racine). Récemment elle rencontre Pauline Bureau et joue dans *Sirènes*.

Elle travaille avec Joël Pommerat pour **Pinocchio, Thanks To My Eyes** (opéra avec une musique d'Oscar Bianchi, **La Réunification des deux Corées** et **Ça ira (1) Fin de Louis**.

DAVID SIGHICELLI

Comédien, il a joué dans des spectacles de Pierre Martinez (*La Grammaire, Le Misanthrope et l'Auvergnat*), de Christophe Rauck (*Le rire des asticots*), de Sandrine Greaume (*L'Homme des bois*), de Christophe Feutrier (*Mondes en passage, Un jour sans, Pour Louis de Funès*), de Philippe Ricard (*Le Passeur, L'imparfait*). Au sein de la Compagnie Sphota, il a participé aux créations *Marée noire, Lendemain qui chantent, Antigone-Orchestra, Silence et Péripéties*.

Il a lui-même été metteur en scène pour les spectacles *Scènes de vie pour piano et deux voix, Max : dernière tentative* et réalisateur sur les courts-métrages *Dans la débîne, Petit bonheur bourgeois et L'échange*.

La Réunification des deux Corées est sa première collaboration avec Joël Pommerat et la Compagnie Louis Brouillard. Il rejoint les spectacles **Au monde** et **Les Marchands** lors de leurs reprises en 2013. Puis il participe à **Ça ira (1) Fin de Louis**.

MAXIME TSHIBANGU

Au théâtre il a travaillé avec Jean-François Mariotti (*Gabegie 09, Histoire du monde*), Léon Masson (*La nuit s'est abattue comme une vache, Il faut penser à partir*) et Sofia Norlin (*Klimax*). Il a participé à des séries à la télévision sur France 2 (PJ, Boulevard du palais), Arte (Ministères), Canal + (Pigalle la nuit) et NRJ12 (Dos au mur). Il a joué au cinéma avec Cédric Klapisch (*Paris*), Radu Mihaileanu (*Le Concert*) et dans le premier long-métrage d'Abd al Malik (*Qu'Allah bénisse la France*).

Il est titulaire d'une Maîtrise d'histoire contemporaine.

Il travaille avec Joël Pommerat sur **La Réunification des deux Corées** et **Ça ira (1) Fin de Louis**.

SIMON VERJANS

Il est sorti de l'ESACT de Liège en 2013. Lors de cette formation, il a notamment eu l'occasion de rencontrer des metteurs en scènes tels que Roméo Castellucci (*Attore, il tuo nome non è esatto*), Toshiki Okada (*Cinq jours en mars*) et Sylvain Creuzevault.

Il a ensuite travaillé avec Vincent Hennebicq (*Dérangements*), Christophe Menier (*La disparition des lucioles : 1ere variation sur le thème anarchiste*), Sylvain Dai (*Dis des mots sur ce que tu parles*).

Il travaille avec Joël Pommerat pour la première fois avec **Ça ira (1) Fin de Louis**.

BOGDAN ZAMFIR

Né à Ploiesti, en Roumanie, à la fin de la dictature communiste, il suit des études en langues et littératures étrangères à Bucarest et Paris. Il découvre le théâtre en France, où il obtient son diplôme en études théâtrales à l'Université Paris III - Sorbonne Nouvelle. Il joue au cinéma sous la direction de Lucie Borleteau (*Fidélío, l'odyssée d'Alice*) et se forme actuellement à l'ESACT (Ecole Supérieure d'Acteurs du Conservatoire Royal de Liège), en Belgique.

REPERES

Les lieux

- la résidence du roi et du gouvernement à Versailles, à 25 kilomètres de Paris.
- la salle des Etats généraux (qui est en fait composée de 3 salles où se réunissent les députés selon leur catégorie sociale). Elle jouxte la résidence royale à Versailles.
- un district électoral puis des assemblées de quartier à Paris

Les assemblées

Les 1200 députés aux Etats généraux sont séparés en trois assemblées qui correspondent à la division de la population française en trois catégories sociales distinctes : l'Église, la noblesse et le tiers état. Ces trois assemblées peuvent s'allier entre elles pour créer une majorité. L'Église et la noblesse s'allient naturellement depuis toujours.

Il y a soixante districts à Paris en ce qui concerne la catégorie sociale nommée tiers état. Ces districts élisent des délégués qui élisent eux mêmes les députés qui les représenteront aux Etats généraux. La noblesse et le clergé élisent leurs députés sur un mode presque comparable.

Certains districts électoraux continuent de se réunir après les élections : des assemblées de quartier se constituent spontanément face à la crise des Etats généraux et aux menaces que le pouvoir fait peser sur la population jugée trop contestataire.

ÇA IRA (1) FIN DE LOUIS

Une création théâtrale de Joël Pommerat

Compagnie Louis Brouillard

Créé le 16 septembre 2015 au Manège-Mons, dans le cadre de Mons 2015 – Capitale européenne de la culture.

REVUE DE PRESSE

Le Monde

Joël Pommerat, la révolution incarnée

LE MONDE | 06.11.2015 à 09h53 | Par Fabienne Darge



Entre ici, spectateur, pour devenir un acteur de l'Histoire ! Ou, du moins, pour vivre une expérience théâtrale passionnante, qui plonge au cœur de la parole et du combat politiques. Voilà ce que propose Joël Pommerat avec cette nouvelle création, très attendue, *Ça ira (1) Fin de Louis*, au Théâtre Nanterre-Amandiers jusqu'au 29 novembre, qui n'est pas tant un spectacle « sur » la Révolution française qu'une pièce qui, à partir d'elle, interroge et met en jeu de manière on ne peut plus concrète et vivante la construction conflictuelle d'une culture démocratique.

Il s'inscrit dans toute une tradition, ce spectacle, mais il s'en démarque nettement par une série de recadrages. La révolution est en elle-même un théâtre, qui a donné lieu – mais pas tant que ça – à des œuvres majeures, qu'il s'agisse de *La Mort de Danton*, de Georg Büchner, de 1789 et 1793, créations collectives d'Ariane Mnouchkine et du Théâtre du Soleil ou, plus près de nous, du remarquable *Notre terreur*, par Sylvain Creuzevault et sa compagnie D'ores et déjà.

Décaper le mythe

La première surprise vient du fait que vous ne verrez pas, dans *Ça ira*, les grandes figures attendues, les Danton, Robespierre, Saint-Just, Marat et autres Desmoulins. Les seuls personnages historiques qui apparaissent en tant que tels sont Louis XVI et Marie-Antoinette. Le cœur du projet de Joël Pommerat, c'est d'avoir voulu décaper le mythe, les images d'Epinal, pour revenir à la source.

Pour ce faire, l'auteur-metteur en scène et sa compagnie ont effectué un énorme travail de documentation, en compagnie de l'historien Guillaume Mazeau (*Le Monde* du 11 juillet). Ils se sont notamment appuyés sur un livre majeur, celui de l'historien américain Timothy Tackett, *Par la volonté du peuple : comment les députés de 1789 sont devenus des révolutionnaires* (1997). Le *Ça ira* de Pommerat, c'est la Révolution à hauteur d'homme, ces hommes ordinaires qui, peu à peu, pas à pas, font l'Histoire, dans les comités de quartier ou à l'Assemblée nationale.

Rendre le passé présent

Et, surtout, c'est la Révolution dans un temps qui est à la fois le sien et le nôtre, ou un temps proche du nôtre. Joël Pommerat a réussi à inventer ici une sorte de temps « anhistorique ». Les événements sont à la fois montrés tels qu'ils se sont passés, depuis la crise financière et fiscale de 1787, qui a tout déclenché, jusqu'au printemps 1791 et la tentative de fuite du couple royal. Mais ils sont présentés comme s'ils se passaient maintenant. Rendre le passé présent est une des grandes réussites de ce spectacle.

Joël Pommerat a fait le choix d'éliminer toute reconstitution historique puisqu'il a, là encore, nettoyé toute l'imagerie décorative. C'est une sobriété magistrale, orchestrée par l'excellent scénographe de Pommerat, Eric Soyer, qui se déploie dans le vaste espace du plateau du Théâtre des Amandiers de Nanterre.

Un écrin noir et gris sans fioritures, qui donne toute sa place à l'essentiel : la parole et les acteurs, vêtus de costumes plus ou moins contemporains, en une subtile déclinaison qui irait des années 1960 aux années 2000, et compose un vaste tableau des corps, des attitudes, des manières d'être particulières de ces étranges animaux que sont les hommes – et les femmes – politiques.



Un « dispositif immersif »

Le troisième parti pris, et pas des moindres, c'est de faire jouer les acteurs dans tout l'espace de la salle de Nanterre, et de créer, notamment grâce au travail sonore de François Leymarie, le grand manitou « son » de Pommerat, un « *dispositif immersif* » qui fasse que le public devienne lui-même une partie de l'assemblée.

Du coup, ils frappent – ils cognent, même –, ces propos, ces débats, ces affrontements qui semblent d'aujourd'hui. Conflit entre la justice et la loi, questions sur la légitimité du crime politique, interrogations sur le degré de maturité auquel doit accéder le peuple pour qu'on lui accorde la liberté, mystère du corps du roi et de l'incarnation d'une nation...

Tout semble à la fois d'une actualité brûlante et lesté d'histoire, dans ces débats où les acteurs, qu'il s'agisse des révolutionnaires, des nobles ou de la famille royale, ne sont jamais montrés de manière manichéenne, tandis que les « grands » événements comme la prise de la Bastille restent hors champ.

S'il en est ainsi, c'est parce que Pommerat a accompli un fabuleux travail avec ses acteurs – ils sont quatorze pour incarner des dizaines de personnages – qui sont remarquablement vivants et crédibles,

passant d'une figure à l'autre. Ah ça ira, ça ira, on a déjà hâte de voir le deuxième volet de l'aventure, qui devrait couvrir la période allant de 1791 à 1795.

« Ça ira (1) Fin de Louis », une création de Joël Pommerat. Théâtre Nanterre-Amandiers, Nanterre (Hauts-de-Seine). Du mardi au samedi à 19h30, dimanche à 15h30, jusqu'au 29 novembre. En tournée jusqu'à fin mai en France.

Avec Joël Pommerat, un monde complexe, de Marion Boudier. Actes Sud Papiers, 192 p., 16 euros.



CULTURE/

SCÈNES

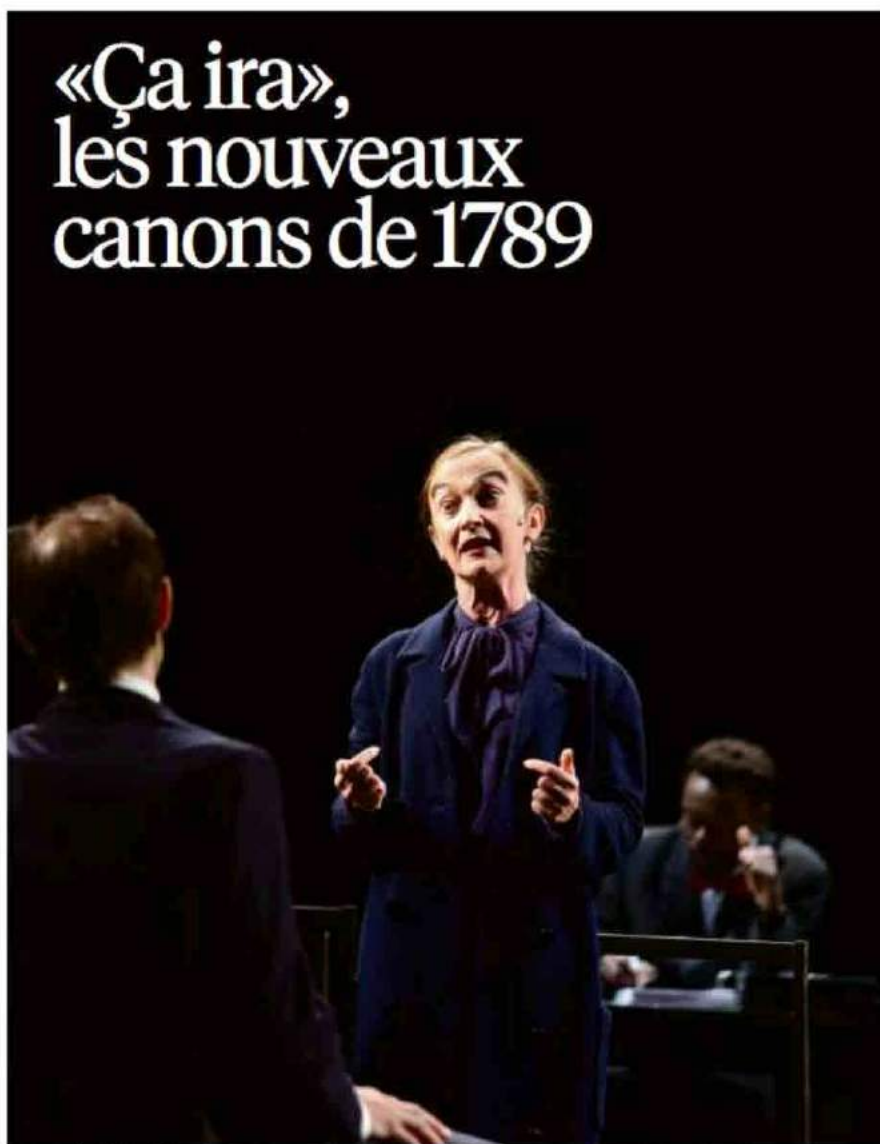
Joël Pommerat présente aux Amandiers la Révolution française sous un angle contemporain.

Par ANNE DIATKINE

Imaginez que vous ne savez rien. Vous avez oublié comment se termine ce qu'on nomme la Révolution française, vous ignorez que la Bastille fut autre chose qu'une place dont il est dangereux de faire le tour à vélo, et les Etats généraux vous évoquent un bulletin de santé compliqué. Dans ce cas, est-ce que la nouvelle création de Joël Pommerat, intitulée *Ça ira (1), fin de Louis*, est intelligible, alors même que le nom des lieux, des événements, des gens sont, à l'exception du couple royal, omis, et que les événements fondateurs sont hors champ? Oui, nous semble-t-il.

Le spectacle a un aspect pédagogique, en dépit des voix qui se chevauchent, de la violence des enjeux, de la confusion du réel recréé, et surtout, de l'absence d'imagerie révolutionnaire. La ligne du récit suit les grandes étapes qui mènent du premier discours de Louis XVI sur le déficit budgétaire astronomique de la France et la nécessité d'une réforme fiscale, jusqu'à sa claustration au palais du Louvre, avec Marie Antoinette, avant la fuite à Varennes. Louis, avec un brin de fatalisme, dira: «Ça ira.» Il n'entendra pas la Carmagnole et nous non plus. Etes-vous ce premier spectateur, entré par hasard au théâtre des Amandiers, un peu comme on pénètre dans une AG, en s'asseyant discrètement sur un gradin? Peut-être.

Forces vives. C'est étrange de voir Louis XVI, joué en complet-veston par l'excellent Yvain Juillard, en réformateur, convaincu qu'une certaine égalité sociale est nécessaire et que les nobles et le clergé, eux-aussi, doivent payer des impôts. Ne pas se méprendre cependant. Le spectacle n'est pas une réhabilitation du monarque.



Dans *Ça ira (1) Fin de Louis*, les acteurs jouent plusieurs rôles. PHOTO CHRISTIAN BELLAVIA/DIVERGENCE

Mais il en propose un aspect qui nous oblige, par curiosité, d'aller ensuite vérifier sur Internet que ces discours, à peine modernisés, existent bien. Fondu au noir. Nous sommes dans une réunion de quartier où il s'agit de débattre et d'élire des représentants qui iront aux Etats généraux. Par quelle revendication commencer? La plus abstraite: la liberté? Ou par

des préoccupations de vie quotidienne: l'air irrespirable de Paris, car les rues sont des boyaux (l'archive qui donne lieu au texte existe également)? A moins qu'il faille écouter cette confuse, furieuse de la concurrence des religieuses. La troupe est quatre heures durant sur scène et dans la jauge, dans l'écoute et la prise de parole. Un corps tel qu'on

hésite à individualiser les acteurs, qui excellent tous, en les citant. Revenons à ce premier spectateur, assis dans l'hémicycle du théâtre des Amandiers. La lumière est souvent sur lui. A ses côtés, des gens, forces vives, dont on ne sait d'où ils viennent, maugréent et réagissent plus ou moins expressément. Rassurons ce spectateur, il ne sera pas pris à parti, per-

sonne ne lui demandera de quel bord il est, et ne l'invectivera. Il peut tranquillement comprendre, ne pas comprendre, se tromper dans ce qu'il voit, rectifier sa vision. Et forcément, il fait des allers-retours entre aujourd'hui et hier, hier lui étant présenté au présent, comme n'ayant pas encore eu lieu. Furtivement peut apparaître le fantôme d'une Ségolière

Royal. On a à peine le temps de s'en faire la réflexion, qu'elle disparaît. Lorsqu'on se demande d'où viennent les coups de canons, en écho, une actrice s'inquiète de leur proximité. On les entend si bien. On est à Versailles, Paris est tout de même à vingt kilomètres.

L'un des défis du spectacle est de faire palpiter des idées. Montrer que dans toute révolution, la vie n'existe plus, l'être est entièrement tendu dans l'espérance du changement possible. Peu de personnages exposent donc leur vie. Il y a la reine, en deuil, son petit garçon est mort, et Anne Rogter qui l'incarne, iconique et ironique, réussit à vider la scène par sa présence. «N'oubliez pas de vous faire applaudir, vous aussi», dit-elle à l'émissaire du roi qui vient donner des nouvelles. Et aussi, d'une voix lasse: «C'est facile de plaire à tout le monde, quand on dit ce que tout le monde veut entendre.» Ce qui est beau est que chacun tente fiévreusement de rendre audible sa parole. Les acteurs jouent tous plusieurs rôles, qui ont des convictions opposées. Une intimité sonore se crée néanmoins, car si les physiques multiplient les personnages, les accents personnels restent.

Mur aveugle. Le peuple, la population, le tiers état: peu importe comment on le nomme, il n'est pas d'emblée plus digne ou moins crapule que l'élite. Le spectacle ne montre pas frontalement la misère et la faim. La langue contemporaine permet d'entendre comment les clichés de la rhétorique naissent, se rigidifient et perdurent. Déconstruire le langage et le mur aveugle des expressions toutes faites est l'une des réussites de *Ça ira*. Mais on laissera le débat sur les anachronismes contrôlés à d'autres. A ce second spectateur, qui sait déjà tout, et devra accepter de se laisser emporter par cette révolution au présent, sans certitude. ➤

ÇA IRA création et m.s. JOËL POMMERAT
Jusqu'au 29 novembre.
Théâtre des Amandiers,
Nanterre.

Télérama¹

Pommerat nous embarque dans sa folle Révolution

Fabienne Pascaud - Publié le 05/11/2015. Mis à jour le 05/11/2015 à 14h36.



Pour son nouveau spectacle, "Ça ira (1) Fin de Louis", et après plusieurs mois de travail collectif avec ses comédiens, Joël Pommerat place le spectateur au cœur de la Révolution Française. Aussi fou qu'envoûtant.

Sonnés. On sort sonnés et électrisés à la fois de l'épopée historique dans laquelle Joël Pommerat et sa troupe nous ont embarqués plus de quatre heures durant. Eblouis aussi. Et un peu incrédules. Avec eux, à travers eux, non seulement sur la scène mais aux quatre coins de la grande salle du Théâtre des Amandiers de Nanterre, où les comédiens ressuscitent comme en direct – et sans que jamais ça sente la posture – les débats passionnés des représentants du Tiers-Etat, de la noblesse, du clergé, on aura donc vécu ces moments historiques et fous où s'invente la démocratie européenne. Une sorte d'*Orestie* façon Pommerat. Mais sans destins, sans dieux vengeurs, sans trop de héros individuels non plus, quelques savoureuses figures historiques exceptées et par ailleurs recrées en costumes sobres et modernes d'aujourd'hui. Ici ce sont surtout les droits de l'homme qui naissent enfin, la liberté et l'égalité qui s'imaginent et se forgent.

Comment ont-ils fait tous, Pommerat et sa compagnie Louis Brouillard, pour nous mettre ainsi au cœur de l'Histoire dans ce spectacle choral et polyphonique où l'on sent émerger peu à peu la conscience et la science politiques, les racines de toutes les grandes idéologies à naître dans des épisodes de surexcitation et d'effroi collectifs ? Et sans sacrifier à la rayonnante incarnation du théâtre (même si on aurait aimé parfois que quelques acteurs s'égosillent moins), sans sacrifier non plus à la vivacité du tempo (malgré quelques longueurs encore).

Ils ont juste travaillé comme des fous. Ensemble, car Pommerat après avoir conçu son projet, ne le construit vraiment qu'à partir des improvisations, ne l'écrit qu'après les répétitions des comédiens qu'il a nourri de documents, de textes, de discussions. Près de deux ans de travail acharné – dont Emmanuelle Bouchez avait rendu compte dans nos pages et sur notre site – pour élaborer, affûter *Ça ira (1) Fin de Louis*, cette descente aux abîmes de notre mémoire française, de notre culture historique, politique, de notre imaginaire de citoyen.

Que s'est-il passé dans ces années de 1788 à 1791 qui nous marque à jamais, nous illumine ou nous ravage encore ? Le surgissement promis, possible d'une société sans privilèges, enfin fraternelle, humaine ? Ou l'assassinat coupable du père de la nation, ce Louis XVI si grand, si gauche, si mal à l'aise mais pas si niais, plutôt intuitif et sensible dans l'interprétation qu'en donne un bel acteur de la troupe. On ne saura pas qui. Le programme n'indique pas qui fait tel ou tel personnage : le travail collectif a ses exigences. Comme chez la grande sœur Ariane Mnouchkine qui monta elle aussi en 1970, un 1789 d'anthologie, plus centré encore sur le peuple que sur la classe politique, comme ici. On ne saura pas non plus qui joue si admirablement Marie-Antoinette, cette mère nationale qu'on assassinera aussi, et qui malgré sa morgue est bouleversante après la mort d'un de ses fils en pleine tourmente révolutionnaire. Rien de caricatural jamais dans ces tableaux, ces scènes dépouillés qui s'enchaînent sur le plateau noir aux accessoires si sobres et nus, simples et plutôt sombres.

On est loin ici des ambiances incertaines et inquiétantes, entre chien et loup, où excelle d'ordinaire Joël Pommerat pour témoigner, au fil de terribles histoires familiales, des cancers qui rongent la société française. Ici pleins feux ! Une rampe est même carrément placée en direction des spectateurs et la scène fréquemment allumée. Pour affronter courageusement, fièrement aussi les fondements de notre communauté hexagonale, Pommerat change sa manière ordinaire. Choisit un dispositif à l'italienne, apparemment classique en tout cas, frontal, où tout devient lisible et clair, où les échanges nous apprennent et nous font voguer simultanément dans le passé. Comme dans une hallucinante machine à remonter le temps, qui sans réalisme affiché, sans couleur locale ni pittoresque des costumes, nous met magistralement quatre siècles en arrière.

Et c'est à la fois mystérieusement envoûtant et pédagogique, violent et tendre, fascinant et terrifiant. Un spectacle de service public pour mieux comprendre notre héritage commun, mieux le partager, le digérer, le transcender.

Ça ira (1) Fin de Louis, mise en scène Joël Pommerat |4h20 | jusqu'au 29 nov. au Théâtre des Amandiers de Nanterre 92000 | Tel. : 01 46 14 70 00.